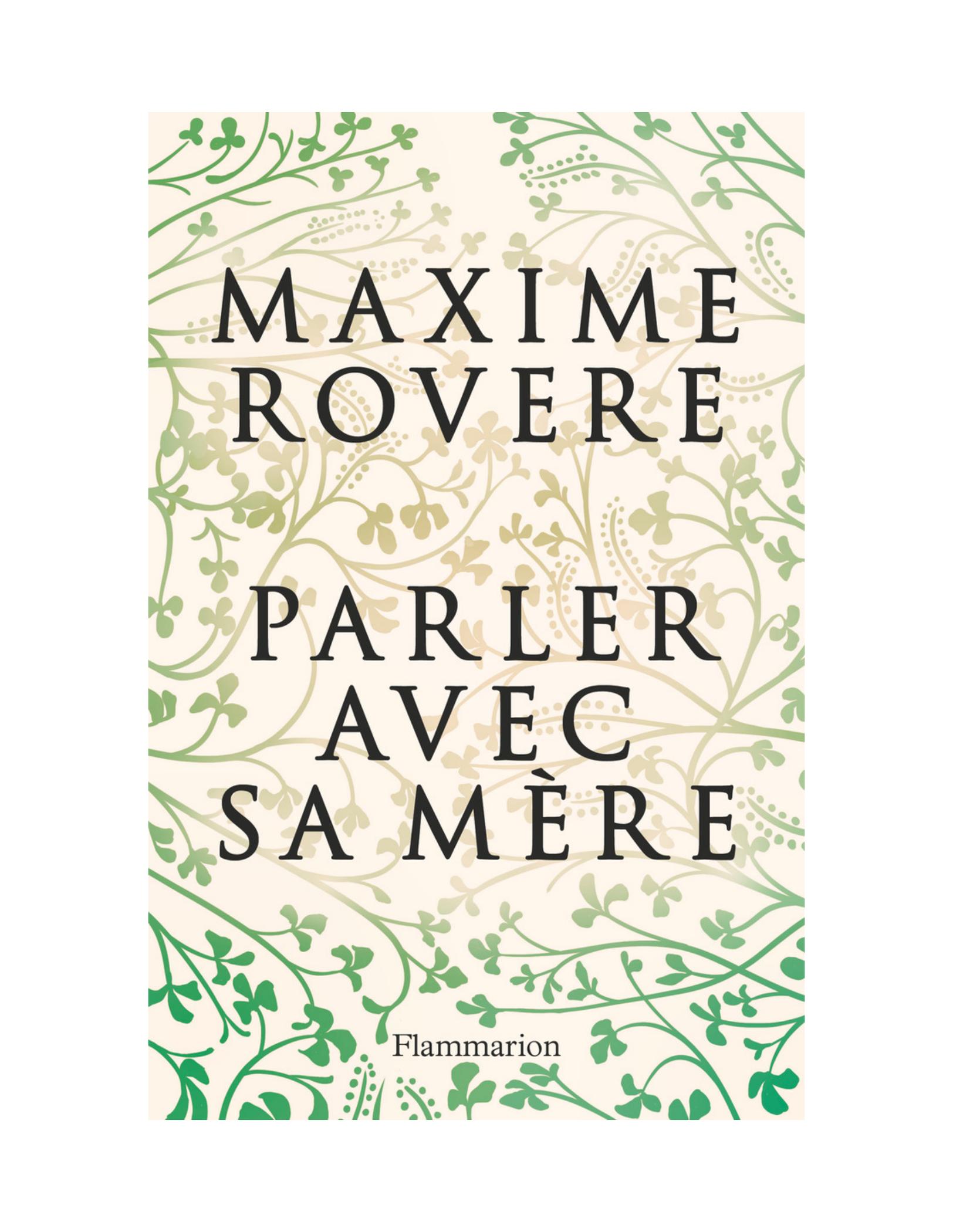


The background of the book cover is a repeating pattern of green and yellow floral motifs. The pattern consists of delicate, winding vines with small, three-lobed leaves and clusters of tiny flowers. The colors are a vibrant green and a soft, pale yellow, set against a light cream background.

MAXIME
ROVERE

PARLER
AVEC
SA MÈRE

Flammarion



MAXIME
ROVERE

PARLER
AVEC
SA MÈRE

Flammarion

Maxime Rovere

Parler avec sa mère

Flammarion

Maxime Rovere

Parler avec sa mère

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2025

ISBN Numérique : 9782080428301

ISBN Web : 9782080428318

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782080427977

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« J'ai souvent pensé, étudiant les ouvrages d'écologie où les amateurs de grands espaces et les aventurières partent traquer les loups, observer les champignons, s'émerveiller des poulpes ou défier les ours que, s'ils avaient rencontré ma mère, ils auraient eu sous les yeux une créature tout aussi fascinante, dont les particularités m'ont toujours replacé dans un écosystème familier, au contact d'une intimité aussi problématique que celle qui nous lie toutes et tous, sans que nous comprenions très bien comment, au reste des systèmes terrestres. »

Ainsi s'ouvre un grand livre sur l'amour filial, qui explore la gamme si riche des interactions et des sentiments qui nous lient à nos mères, de la naissance à la mort en passant par le grand âge. Maxime Rovere y développe une réflexion éthique profondément novatrice qui nous enseigne le chemin joyeux d'une reconnexion avec le monde.

Philosophe et écrivain, Maxime Rovere est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Que faire des cons ?* et *Le Livre de l'amour infini*.

Du même auteur

Essais

Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute, Flammarion, 2022

L'École de la vie, Flammarion, 2020 ; Champs, 2021

Que faire des cons ? Pour ne pas en rester un soi-même, Flammarion, 2019 ; Champs, 2020

Spinoza. Méthodes pour exister, CNRS Éditions, 2010 ; 2^e éd. 2013

Récits philosophiques

Le Livre de l'amour infini. Apollonios, vie d'un homme-dieu, Flammarion, 2024

Le Clan Spinoza. Amsterdam, 1677 : l'invention de la liberté, Flammarion, 2017 ; Champs, 2019

Parler avec sa mère

« Comment voulez-vous communiquer avec l'océan,
alors que vous n'arrivez même plus à vous
comprendre entre vous ? »

Stanisław Lem, *Solaris*¹

INTRODUCTION

N'importe qui a déjà fait, au moins une fois, l'expérience d'une incompréhension profonde dans un dialogue avec sa mère. Tout en parlant la même langue – cette fameuse langue maternelle – il semble que chaque mot soit source d'un malentendu. On parle ensemble, on essaie plus ou moins de se comprendre, mais ce qu'on essaie de partager se naufrage irrésistiblement dans l'intervalle. C'est à croire qu'elle n'écoute pas ; ou que si elle écoute, elle n'entend pas ; ou que si elle entend, sa sensibilité particulière déforme trop les mots, c'est-à-dire les impressions et les situations qu'on essaie en vain de partager avec elle.

Cette expérience est d'autant plus troublante qu'elle a lieu entre deux individus qui ont d'abord bénéficié d'une qualité de compréhension unique. Quand la mère a été la génitrice de l'enfant, quand l'enfant a été *son* bébé, ils ont connu jadis un état d'indifférenciation que l'on peut se représenter plus ou moins pur, mais qui semble irrémédiablement perdu. De cette coexistence physique où l'un faisait partie de l'autre, de cette époque où le nourrisson ne percevait pas sa mère comme extérieure à lui et où la mère « ressentait » ses besoins, il ne reste qu'une incommunication étonnée. Comment se peut-il que la même personne qui a pu *tout* comprendre à une époque ne comprenne *plus rien* maintenant ?

Cet étonnement met en valeur l'extraordinaire ambivalence qui règne entre mère et enfant. On y trouve à la fois beaucoup d'affection et beaucoup de rejet, une forme d'amour incomparable associée à une forme parfois salvatrice, parfois destructrice, de haine. Elle engage une proximité physique ambiguë qui trouve son origine dans la communauté de corps

entre le bébé et sa génitrice, et un rapport au langage d'emblée déséquilibré, du fait que chaque nouvelle créature humaine est abondamment « parlée » et décrite avant qu'elle puisse prendre elle-même la parole – si tant est qu'on la lui donne un jour en toute sincérité. Entre les expériences partagées et l'incompréhension réciproque, cette connivence paradoxale fait osciller en permanence la mère et son rejeton comme deux billes qui s'entrechoquent. On pourrait s'attendre et voir dans leurs interactions deux individus au comble de leur humanité, si cette relation n'était aussi commune à un grand nombre d'espèces, chez qui la relation filiale implique protection et affection, mais définit aussi de vigoureux rapports de pouvoir.

Impossible donc d'aborder cette relation comme s'il s'agissait d'un problème quelconque. Les interactions filiales sont la source privilégiée de sentiments intenses, voire explosifs, qu'on ne peut pas réduire à de simples états émotionnels. Sur un thème aussi sensible, les rationalisations semblent risquées, voire secondaires : rien de ce qu'on pourra en penser ou en dire n'épuisera *l'expérience vécue* que constitue non pas le lien filial en général, mais *ma* relation à *ma* mère en particulier. Ces échanges-là portent une charge existentielle que chacune et chacun vit d'une manière singulière, ancrée dans son propre corps. En ce sens, notre relation à notre mère nous reconduit loin, très loin dans notre intimité.

Or, cette intimité ne repose pas sur une *promesse* comme certains se figurent le mariage, union censée défier le temps et braver tous les types de changements matériels. Au lieu de se rêver fixe et éternelle, la relation entre mère et enfant s'ancre au contraire dans une chair fondamentalement en devenir ; elle accompagne les humains dans les métamorphoses les plus spectaculaires de leur existence – passage du bébé à l'enfant puis à l'adulte et, dans le même temps, passage de l'adulte à la vieillesse, au grand âge, parfois à la dépendance, et enfin à la mort.

L'amour maternel est, fondamentalement, un amour de la transformation, dans la transformation et pour la transformation.

Si l'on veut embrasser les tenants et les aboutissants du moindre rapport filial, il faut donc modifier son approche à mesure que l'enfant grandit, que la mère vieillit, mais aussi en fonction de leurs relations avec le père, les frères et sœurs, avec l'ensemble de la famille, des amis, des collègues et des voisins, et bientôt avec l'ensemble de leurs conditions de vie auxquelles participent de nombreux agents – espèces animales, végétales, microbes, villes, réseaux –, jusqu'au moment où il faudra le reconnaître : si les

rapports entre mère et enfant sont si difficiles à éclairer et à décrire, c'est autant parce qu'il s'agit d'une relation spécifique que parce qu'elle résume, reflète et façonne l'ensemble de nos modes d'existence.

Il s'agit donc d'une question profondément philosophique, et pas seulement psychologique, en ceci qu'elle suppose de faire tenir ensemble toutes les contradictions, de considérer toutes les échelles, et d'interroger le mystère de la vie autant que celui de la mort. Car si la mère accompagne le développement d'un nouvel individu dans la vie, ce mouvement va de pair avec la promesse, pas toujours tenue, que l'amour filial inscrit dans le cœur des enfants : *comme tu m'as ouvert les portes de la vie, je t'accompagnerai jusqu'au seuil de la mort.*

En ce sens, les difficultés de communication les plus triviales entre mère et enfant forment de petites brèches qui, comme on va le voir, ouvrent sur des coulisses infiniment plus vastes, où l'on découvre des systèmes si bien articulés les uns aux autres que la famille, mais aussi l'espèce humaine, mais aussi le sort de la planète Terre se trouvent engagés.

Pour ma part, j'ai souvent pensé, étudiant les ouvrages d'écologie où les amateurs de grands espaces et les aventurières partent observer les icebergs, traquer les loups, étudier les champignons, s'émerveiller des poulpes ou défier les ours que, s'ils avaient rencontré ma mère, ils auraient eu sous les yeux une créature tout aussi fascinante, dont les particularités m'ont toujours replacé dans un écosystème familial, au contact d'une intimité aussi problématique que celle qui nous lie toutes et tous, sans que nous comprenions très bien comment, au reste des systèmes terrestres.

Pour explorer toutes ces dimensions, il faudrait les prendre ensemble sans les différencier. Mais afin que ce livre reste facile à lire et qu'il aborde les problèmes tels qu'ils se présentent à nous, j'ai préféré étudier la question de la maternité à trois échelles successives, d'abord entre deux humains (« qui sommes-nous l'une pour l'autre ? »), puis à l'échelle d'un système familial étendu (« que peut-on réparer ? »), puis dans la perspective de mouvements cycliques (« comment nous retrouver ? ») où les rapports localisés entre ma mère et moi soulèvent d'immenses enjeux à mesure que le temps passe et que, bon gré mal gré, nous vieillissons ensemble.

Chemin faisant, on verra que les concepts de maternité et de filiation expriment une relation d'intimité où l'expérience de *mon* monde s'articule, d'une manière impossible à ignorer, avec les prolongements écologiques et sociaux où *mes* habitudes, *mes* relations, *mes* conceptions à *moi* rencontrent

les systèmes dont elles dépendent et qu'elles contribuent à modifier ou à détruire.

En ce sens, une meilleure conscience de ce que signifient les mots « maternité » et « filiation » – pas seulement les mots, plutôt les rapports vécus dans des interactions concrètes, toujours précisément situées – pourrait nous permettre de travailler ensemble à la « reconnexion » que nous imaginons souvent sous des formes individualistes (moi et la nature, moi sans vous, moi sans personne). À cette lumière, les problèmes que me pose *ma* mère à *moi*, renouvelés d'une année à l'autre avec une inventivité qui lui fait honneur, prennent l'aspect d'une aventure fascinante, pleine de risques, riche de fulgurances, véritablement *incomparable*.

Voilà aussi pourquoi ce livre, qui est une proposition théorique, ne prend son sens que lorsque ses concepts sont mis en résonance avec une expérience vécue, unique : la vôtre, que nul ne peut éclairer qu'en favorisant le dialogue entre votre intelligence et votre propre cœur, au fil de vos interactions réelles avec votre mère ou avec votre enfant. Je dois dire qu'au moment de relire les épreuves de ce livre, j'ai moi-même pensé dans la deuxième partie : « Non, l'idée est juste mais je n'y arriverai pas, c'est trop difficile ». Pourtant, si le chemin que pointe la réflexion éthique est une montagne plus haute que toutes les autres, elle se gravit exactement comme elles, un pas après l'autre. *Baby steps*, comme on dit, *baby steps*... Parce que ce chemin-là tient sa propre valeur de lui-même, on avance petit à petit, jusqu'à ce qu'un jour, enfin, on ne se soucie plus d'aucun point d'arrivée.

I
QUI SOMMES-NOUS L'UNE POUR L'AUTRE ?

« Moi, je t'ai aimée passionnément dans mon enfance ; plus tard, sous la pression de tes injustices, je t'ai manqué de respect, comme si une injustice maternelle pouvait autoriser un manque de respect filial ; je m'en suis repenti souvent, quoique, selon mon habitude, je n'en aie rien dit. Je ne suis plus l'enfant ingrat et violent. De longues méditations sur ma destinée et sur ton caractère m'ont aidé à comprendre toutes mes fautes et toute ta générosité. Mais, en somme, le mal est fait, fait par tes imprudences et par mes fautes. »

« Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, que tu n'as jamais appréciée ni connue ! »

Charles Baudelaire, *Lettre du 6 mai 1861*
à sa mère, *Caroline Aupick*¹

Chapitre 1

Qu'est-ce qu'une mère ?

Pourquoi est-il si difficile de parler à sa mère ? Parfois, une mère refuse d'admettre ce que sa fille ou son fils deviennent ou sont devenus, d'autres fois ce sont les enfants qui veulent lui imposer leur vision du passé ou de l'avenir. Quand leurs goûts et leurs envies ne s'opposent pas, ils s'irritent de l'attachement obsessionnel – ou, à l'inverse, du détachement désinvolte – qu'ils observent chez l'autre pour sa maison, pour ses affaires personnelles, pour ses habitudes, pour son argent. Pourtant, lorsque les astres s'alignent, ils s'écoutent et se confient malgré tout, libres enfin de se plaindre l'une à l'autre de leur conjoint, de leurs amis, des autres membres de la famille, voire du monde entier.

L'étonnement que suscitent ces incompréhensions procède d'une confusion qu'on peut défaire en quelques pages. En effet, bien que notre mère désigne une personne précise quand on parle d'elle naturellement, on n'emploie ce terme que parce que cette personne remplit un certain nombre de fonctions. Cela paraît d'abord un peu brutal, mais une *mère* n'est pas d'abord un *individu* ; le terme recouvre en réalité des *fonctions maternelles*. Loin d'être réducteur, ce déplacement de perspective va permettre d'approcher la maternité dans toute son amplitude. On peut en isoler dix qu'il vaut la peine de distinguer. Ces fonctions ne sont pas toujours prises en charge par une seule personne ; certaines sont entièrement communes avec le père, d'autres peuvent être remplies simultanément par plusieurs individus, voire connaître des jeux de substitution dont les

sociétés humaines offrent beaucoup d'exemples, les uns anciens, d'autres lointains, d'autres récents.

1. La première fonction maternelle est la *conception*, c'est-à-dire le fait de fournir un ovule porteur d'informations génétiques qui procèdent d'une personne singulière et de ses ascendants, susceptible de fusionner avec un spermatozoïde pour former avec lui une cellule où leurs chromosomes se réagencent d'une façon inédite et aléatoire.

2. La deuxième est la *gestation*, qui va de pair avec l'engendrement. Le fait qu'un ovule s'implante dans l'endomètre utérin d'une personne puis se nourrit d'elle jusqu'à y développer des organes plus ou moins fonctionnels constitue une expérience d'une immense ambivalence pour elle (qui est déjà un individu constitué) et en un sens très différent pour lui (chez qui a lieu un travail progressif d'individuation).

3. La fonction *nourricière* ne désigne pas seulement l'allaitement, elle implique de s'assurer que les besoins du petit humain en air, en eau et en nourriture sont satisfaits de manière à alimenter son développement pendant les longues années de sa dépendance matérielle. Cela implique aussi que ces nourritures ne soient pas sciemment empoisonnées.

4. La manipulation consiste à tenir, à porter, à manier le bébé et à lui présenter des objets de sorte qu'il développe une expérience intégrée de lui-même et des limites entre lui et le monde. Comme l'a montré le pédiatre et psychanalyste Donald W. Winnicott, la manière dont le bébé est manipulé est cruciale non seulement pour ses fonctions motrices, mais aussi pour toutes ses autres fonctions, y compris psychiques et cognitives¹.

5. La fonction *affective* consiste à favoriser un lien d'attachement issu des échanges entre l'enfant et sa mère, tout en lui donnant assez de souplesse pour que les deux individus et leur attachement survivent tous les trois à toutes les formes de séparation matérielle. Le périmètre de cette fonction est très variable, car il dépend de ce à quoi s'identifie la mère. Si elle s'identifie par exemple à un territoire, elle vivra comme une souffrance le fait que l'enfant quitte ce territoire.

6. L'exploration des modes de communication, verbal ou non, est aussi une fonction maternelle. Même si l'on apprend à parler aussi avec son père et avec beaucoup d'autres individus, la communication entre mère et enfant commence par être non verbale (leurs systèmes communiquent matériellement entre eux en cas de gestation ou d'allaitement), ce qui n'est

jamais le cas pour le père. Il n'y a pas d'étape où le bébé considère la présence du père dans une totale indistinction entre moi et non-moi ; dans les termes de la psychanalyse, on dit que le père est d'emblée dans une « relation d'objet », parce qu'il n'est jamais co-sujet². En ce sens, le fait qu'on parle de langue « maternelle » signale surtout la grande variété des modes de communication non verbale entre mère et nourrisson, et l'effort problématique pour faire ensuite passer toutes leurs subtilités dans les normes du langage articulé, c'est-à-dire dans la ou les langues que parle la mère.

7. De plus, bien que la mère ne soit pas à proprement parler une enseignante, elle joue un rôle crucial d'*accompagnante* dans les apprentissages élémentaires (marche, contrôle des orifices, subjectivation des normes sociales, etc.). Combinées à celles du père, ses orientations et ses limitations continuent d'être déterminantes pendant la scolarité, les études, la définition des loisirs, etc.

8. Socialement, le rôle de la mère est aussi d'octroyer une identité à l'enfant. La nomination et l'inscription sur les registres d'état civil, par exemple, ouvrent l'accès à une forme de citoyenneté qui inscrit officiellement sa descendance dans une communauté plus vaste. Pas toujours à égalité avec le père, elle intègre l'enfant dans une lignée que l'enfant prolonge, dans plusieurs communautés à laquelle ils participent, etc.

9. D'un point de vue juridique, la mère endosse comme le père une responsabilité tournée à la fois vers la société (elle doit répondre du comportement de sa progéniture jusqu'à un âge défini par la loi) et vers l'enfant (elle doit prendre en charge à titre personnel les soins prévus par la société pour les générations futures).

10. Enfin, la mère a une dimension symbolique : elle désigne un complexe de significations qui contribuent à donner du sens à l'existence humaine. Toute la difficulté est de savoir quel est ce sens ; chaque individu trouve donc à développer, à partir d'un matériel social prédéfini, cette figure maternelle plus ou moins dépendante de ce qu'il ou elle a vécu avec sa maman, car les transferts émotionnels qui adviennent dans sa vie – relations amoureuses, amicales, familiales ou professionnelles, mais aussi ses expériences avec les institutions, les manières de parler, les récits, les œuvres d'art, etc. – contribuent à faire évoluer cette figure. Symboliquement, la mère associe des représentations et des émotions

ambivalentes, les unes positives, les autres négatives, mais toujours problématiques : fécondité, générosité, douceur, protection, réconfort, mais aussi possessivité, contrôle, domination, culpabilité, etc.

Avec ces dix fonctions, on tient un éventail assez large de ce que l'on désigne par « mère ». Conception, gestation, nutrition, maniement, attachement, communication, apprentissage, coordonnées sociales, responsabilité juridique et signification : à la lumière de ces distinctions, la maternité n'apparaît plus comme une réalité monolithique qui coulerait de source. Ainsi, le principe de droit romain selon lequel « il n'y a jamais de doute sur l'identité de la mère » (*mater semper certa est*³) ressemble à une évidence empirique qui tombe sous le sens, tant qu'il y a des témoins pour voir qu'un bébé arrive généralement dans le monde en sortant d'une femme ; mais à bien y réfléchir, c'est un coup de génie des législateurs, parfaitement conscients qu'il fallait simplifier une réalité trop compliquée. Car il existe bel et bien une pluralité d'entités maternelles ; le terme « mère » peut s'appliquer partiellement à la génitrice comme à la mère nourricière, à celle qui fournit son ovule comme à celle qui accompagne les apprentissages. Il arrive d'ailleurs que les enfants partagent leur affection filiale entre plusieurs personnes – leur génitrice, leurs nounous, leurs belles-mères, leurs grands-mères, leurs enseignantes, etc. Dans ces relations, les ambivalences et les difficultés propres aux rapports mère-enfant se retrouvent avec des variations et des ressemblances que l'on comprend mieux si l'on tient compte de la diversité des fonctions maternelles.

Bien que beaucoup de mères les assument toutes les dix, il est donc indispensable de reconnaître qu'il y a de la multiplicité dans la maternité. En dehors du droit, les fonctions maternelles sont trop nombreuses et trop intriquées pour que la mère soit « certaine », y compris... pour elle-même. En effet, la multiplicité des fonctions ne permet à personne de les remplir invariablement à la perfection, parce qu'elles comportent des interférences entre elles et avec toutes celles qui définissent la vie par ailleurs. Elles sont si nombreuses (j'en ai compté dix, mais on pourrait faire dans cette liste des subdivisions et des ajouts), et d'une si grande complexité, qu'il est exact de dire qu'aucune mère n'est parfaite, ce qui signifie qu'aucun individu n'accomplit jamais complètement les fonctions maternelles.

Il y a plus étonnant. Dans l'évolution des humains, il arrive une étape où, pour citer Winnicott, « le bébé commence à avoir besoin d'une mère

défaillante⁴ ». Cela signifie que dans les interactions réelles entre mère et enfant, les fonctions qu'on vient d'énumérer ne sont pas des « devoirs » que les mères devraient remplir en bonnes petites machines consciencieuses. Il s'agit plutôt de dynamiques intriquées les unes dans les autres qui comportent toutes sortes d'anomalies. Ces anomalies ne sont pas directement souhaitables du point de vue de chaque fonction, mais elles font partie de la vie, c'est-à-dire (pour employer encore le vocabulaire des psychologues) qu'elles jouent un rôle dans le « développement » des humains. Elles ne sont ni des fautes ni des pathologies ; elles constituent les brèches qui introduisent du mouvement dans le système mère-enfant, elles sont comme ses branchies : ce système ne respirerait pas sans elles, il ne serait pas capable de procéder à son extension, il ne s'ouvrirait pas sur le monde. Pendant que les ovipares brisent leurs œufs, les mammifères humains se prennent les pieds dans les fonctions maternelles, et ces imbroglios leur apprennent à marcher.

Ces premières remarques permettent de donner au problème de l'incompréhension face à nos mères une formulation claire, qu'on peut résumer grossièrement par la phrase suivante : *nos mères continuent d'être nos mères, même lorsqu'elles ne sont plus nos mères*. Voilà le problème. Car une fois que l'on a admis la différence entre les fonctions et les individus, il apparaît que certaines fonctions cessent d'avoir un sens alors que les individus continuent d'y être attachés et de vouloir les remplir. Ainsi, comme les individus *survivent* à leurs propres fonctions, nos mères (sauf exceptions graves) ne disparaissent pas de nos vies, même lorsque l'on n'a plus besoin d'être alimenté ou hébergé. Or, dans tous les cas où le lien affectif ne rompt pas, il tend à réactiver l'une ou l'autre des fonctions maternelles de manière chronique ou opportuniste, sous des formes plus ou moins symboliques. Par amour pour ses enfants, une mère peut n'avoir pas de plus grand plaisir que de les recevoir chez elle et de les garder sans motif à l'intérieur de sa maison, ou de passer son temps en cuisine pour leur donner de quoi manger, ou de leur expliquer comment se comporter dans des situations pour lesquelles elle n'a aucune expérience. Ces réactivations symboliques des fonctions maternelles peuvent avoir quelque chose d'irritant pour leur progéniture, lorsqu'elles les forcent à reprendre malgré eux un rôle de répondant. Pour une fille ou un fils qui n'ont aucun besoin de se sentir dans une matrice, de recevoir la becquée ou d'être rassurés sur les chemins de la vie, ces attentions tombent à côté. En activant des fonctions

maternelles jugées caduques, elles leur proposent des interactions à leurs yeux dénuées de sens.

Mais ce problème ne devient philosophique que lorsqu'on pose la question : en quoi exactement ces fonctions sont-elles caduques ? Dès lors qu'un être humain ne peut pas respirer sans oxygène, est-ce que son existence n'est pas toujours dépendante d'une *matrice* atmosphérique, en un sens tout à fait littéral ? Combien de temps pourrait-il vivre sans une terre *nourricière*, en un sens pas du tout métaphorique ? Et combien de fois par jour un adulte revient-il à une posture affective où il réclame que quelqu'un d'autre remplisse à son égard une fonction maternelle ?

Ainsi, la conclusion de ce premier chapitre ne peut maintenir la position d'arrogance que l'âge « adulte » confère si facilement aux filles et aux fils à l'égard de leur mère. Ils se convainquent très facilement que leurs problèmes d'incompréhension viennent d'elle, du moins de leur « relation », d'une charge venue du passé, etc. Mais ce qui introduit *nécessairement* de la confusion dans le système mère-enfant, ce ne sont pas des nostalgies de vieille dame, des blessures d'enfance ou des malentendus naïfs. Ou plutôt, il vaut la peine de décrire ces phénomènes comme les ambiguïtés d'un système dynamique où il est impossible de déterminer *a priori*, c'est-à-dire indépendamment de circonstances précises, quelles fonctions sont actives, quelles fonctions sont caduques dans les interactions.

Voilà pourquoi, si adulte qu'on soit, on n'a pas d'autre choix que d'être en dialogue perpétuel avec sa mère – du moins, avec les fonctions maternelles. L'enjeu est alors de déterminer patiemment, parfois avec l'aide d'un grand nombre d'agents, ce qui est mort et ce qui est vivant dans la relation qui nous unit à notre mère, quitte à ressusciter ce qui était mort ou à achever impitoyablement ce qui souffre encore. En effet, le propre d'une relation réelle est qu'on y navigue sans cesse entre ce qui disparaît et ce qui se perpétue, ce qui revient et ce qui s'éloigne, de façon que ce qui est vivant dans nos interactions, au lieu de se fossiliser, se renouvelle en permanence, parfois même au-delà de la mort.

« Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même, ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas. Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées, car ils ont leurs propres pensées. Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes, car leurs âmes habitent la maison de demain, que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves. »

Khalil Gibran, *Le Prophète*, 1923⁵

Chapitre 2

La ressemblance et l'attachement

Là où les mères et leurs enfants font l'expérience d'une communication difficile voire impossible, le chapitre précédent a permis d'identifier une douloureuse *indétermination* dans les fonctions. Pour faire simple, on peut dire qu'entre deux adultes dont l'un ou l'une a été le bébé de l'autre, il y a de la maternité dans l'air, mais plus personne ne sait ni ce qu'elle est, ni par quels actes ou par quelles paroles elle pourrait s'exprimer adéquatement.

On dira que la solution consiste à se donner de l'amour, bien sûr, de l'amour filial et de l'amour maternel, de l'amour toujours, de l'amour inconditionnel. Mais dans ce contexte, le mot « amour » exprime le problème plus qu'il n'indique la solution. En l'absence d'amour, parents et enfants n'auraient plus rien à faire ensemble. C'est au contraire parce qu'il y a de l'attachement – un attachement au départ *matériel* entre la mère et l'enfant – que les formes et les manifestations de l'amour deviennent problématiques. Car non seulement la relation filiale est confuse par sa structure (ni la mère ni l'enfant ne savent quels éléments sont caducs ou actifs à tel ou tel moment de leurs vies), mais elle est aussi singulièrement *frustrante* pour les deux.

D'où vient cette frustration ? À l'âge adulte, elle tient à ce que les deux singularités s'entravent maladroitement par une série d'empêchements et de jugements absolument dysfonctionnels, non nécessaires et la plupart du temps incontrôlés. En effet, plus la mère et sa fille ou son fils sont attachés l'un à l'autre, plus chacun s'estime apte et légitime à émettre des jugements sur la singularité de l'autre, sur son aspect extérieur, sur sa façon de se tenir

ou de parler, sur sa manière de mener ses projets ou celle d'élever ses propres enfants. Dans les deux âges extrêmes de la vie, lorsque la dépendance de l'enfant ou de la très vieille dame les livre à la merci d'un autre, ces jugements ne sont pas seulement des remarques pénibles ; ils se prolongent par des décisions qui placent le quotidien sous le signe de ce qu'Immanuel Kant appelle « l'hétéronomie » : cela consiste à vivre selon des règles énoncées par un autre, sans avoir son mot à dire, sans pouvoir s'y opposer, parfois même sans plus avoir les moyens d'évaluer ces règles de manière *autonome*¹.

Peu importe que les jugements des mères sur leurs enfants et des enfants sur leurs mères procèdent d'intentions aimantes ou malveillantes, cette manière d'avoir et d'exprimer des avis l'un sur l'autre, voire de prétendre diriger sa vie, est prodigieusement irritante. Pourtant, on ne peut pas en conclure qu'il serait *mal* de se juger ; si l'on jugeait ces jugements, on se retrouverait soit dans la posture de la mère qui juge que ses enfants ont tort de la juger, soit de l'enfant qui juge que c'est le tort de ses parents (car ce cercle est le même pour le père) : la pensée s'enliserait au cœur de l'interaction qu'elle essaie de décrire. Pour comprendre ce qui alimente ces jugements, il convient de déplacer l'attention vers deux problèmes distincts qui s'y croisent.

En effet, la frustration qu'engendrent les rapports entre les mères et leurs enfants apparaît en un sens comme inévitable, car deux singularités ne peuvent pas s'accorder en tout, cela serait contradictoire. Si deux êtres sont singuliers, cela signifie qu'ils sont différents ; or, cette différence ne peut pas se concevoir comme toujours heureuse ou harmonieuse : à mesure que les interactions se multiplient, elle finit statistiquement par engendrer tensions et désaccords. Ce point est essentiel pour ne jamais se mettre en quête d'une relation pacifique avec sa mère : cette unité lisse n'a aucune chance d'arriver, elle serait contradictoire avec leur définition d'individus singuliers.

Cependant, en un autre sens, cette frustration s'alimente de représentations ; elle soulève donc moins la question de la *singularité* que celle de l'*identité*. Qu'est-ce qu'une « identité » ? Ce terme ne désigne pas un fait qu'on pourrait constater de manière objective, donné une fois pour toutes. L'identité est le produit d'un *processus* d'identification. Elle ne se définit pas directement comme « ce que nous sommes », elle est circonscrite de manière circulaire par « ce en quoi nous nous

reconnaissons ». L'identité offre donc un bon exemple d'un problème complexe, car nous ne sommes ce que nous sommes (« identiques » à nous-mêmes) qu'au moyen d'un jeu de ressemblance et de reconnaissance qui impose à chacun de construire son image de soi-même, non seulement sur les sensations internes de son corps, mais aussi sur les retours qui lui viennent des autres par une série d'effets-miroir. Précisément, il existe un moment crucial entre six et dix-huit mois où un enfant reconnaît son reflet dans une glace. Charles Darwin est le premier à l'avoir identifié en observant les réactions de son premier fils, William². Presque cent ans plus tard, le psychanalyste Jacques Lacan a théorisé les enjeux de ce qu'il appelle « le stade du miroir » : par son reflet dans la glace, le bébé se dote d'une unité corporelle liée à son image regardée, et non plus seulement à sa physiologie perçue ; c'est utile pour achever sa propre unification, mais c'est le début d'une scission entre l'être qu'il sent qu'il est, et l'être qu'il reconnaît qu'il est par les autres³. Or, il est frappant que le premier article de Lacan sur ce sujet ait immédiatement inspiré à Winnicott un autre article où l'on peut lire cette phrase abyssale : « le précurseur du miroir, c'est le visage de la mère⁴ ».